

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 45

Artikel: Une soirée au théâtre
Autor: E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nos vendanges

Elles sont calmes, tranquilles, tristes, nos vendanges. Malgré un soleil radieux, on n'entend ni chants, ni cris d'allégresse. L'exubérance de vie des années généreuses, la clameur immense qui montait de toutes parts des coteaux chargés de fruits, les appels bruyants et joyeux qui parcouraient nos *parquets* comme une traînée de poudre, les effluves de bonheur qui, pareilles à un courant électrique, gagnaient toutes les couches de la société : tout cela n'est qu'un souvenir.

Nous vendangeons..... en prose.

Plus d'entrain, plus de lazzis qui s'entrecroisent, plus de jeunes oubliées aux joues empourprées de confusion ou de plaisir, partant, plus de *brantares* entreprenants. Nous vivons au temps de la sagesse et du recueillement. A peine si les accolades données à la *barille*, haute et rebondie, parviennent, de temps en temps, à délier la langue de quelque jouvenceau qui jette aux airs un défi éclatant à la misère.

Avec notre propriété morcelée et une aussi mince récolte, les migrations des vendangeurs sont continues. Les bandes, en changeant de cantonnement, défilent silencieuses, brantes au dos, seilles sous le bras.

Il semble que chacun sente comme un avant-goût des privations qu'imposera à notre pays la faible rente du vignoble.

Dans les côtes, où les vignes sont étagées en terrasses, la troupe des vigneron de l'automne monte successivement à l'assaut des *raisses* qui, faute de munitions, ne se défendent que faiblement.

Un fait digne de remarque, c'est que dans ces forteresses assiégées, on rencontre fort peu de bouches inutiles. Les non-combattants ont eu le bon goût de rester chez eux, pour ne pas entraver la défense.

A côté de tant de circonstances défavorables, nous avons pourtant quelque compensation.

Grâce à un temps exceptionnellement beau, la cueillette se fait dans les meilleures conditions. Et si, à part quelques favorisés, chacun est trompé dans ses espérances de rendement, en revanche, les raisins sont plus dorés, plus doux qu'on ne l'aurait cru d'abord.

Aussi, pour notre localité, la petite opinion qu'on

avait du *zoulou* s'est sensiblement améliorée. On voit venir sans terreur le moment où il devra faire ses preuves. La crainte qu'il

Vous donne, au déguster, un frisson dans les reins (1) n'existe plus ; au contraire, on fonde aujourd'hui quelque espoir sur sa qualité... comparative.

Cette année, plus que jamais, il y aura, de cave à cave, et même de vase à vase, des différences sensibles et des choix à faire. Mais, c'est là l'affaire des acheteurs, qu'un palais éprouvé saura bien conduire aux bons endroits.

Charrière-de-Bennevys (Aigle), 1^{er} novembre 1879.

L. C.

(1) Rambert, A mon ami le peintre Bocion.

Une soirée au Théâtre

Pour celui qui aime à observer, il y a, dans quelques heures passées au théâtre, matière à bien des études de mœurs, et quelquefois la comédie la plus amusante n'est pas celle qui se joue sur la scène.

L'aspect de la salle varie avec le programme. Donne-t-on un drame en six actes et dix tableaux, il est probable que vous y verrez bien peu des spectateurs assidus aux comédies de caractère. Ce n'est cependant pas le public le moins intéressant.

Rien de plus curieux que de voir l'effet produit sur cette salle par une situation dramatique, quand les acteurs sont à la hauteur de leur rôle. Dans le public, les uns pleurent bien franchement, d'autres font tous leurs efforts pour se contenir ; mais la plupart ont recours plus ou moins ouvertement à leur mouchoir, et la salle entière paraît, aux beaux endroits, comme prise d'un rhume subit. Rien d'étonnant, au fond : après une scène bien chauffée, l'auteur a quelquefois de ces mots qui font frissonner, et vous comprenez que ça jette du froid !

Les farceurs en profitent. On pouvait en voir un l'autre jour, au milieu du parterre, sanglottant tous les sanglots de son âme et pleurant à inonder le plancher. Et bientôt le public féminin qui l'entourait, tant les mauvais exemples sont contagieux, fondait à son tour en larmes très sincères.

Les soirs de drame, le paradis joue un rôle considérable. Pour peu que la toile se fasse attendre, il joue l'air des lampions à coups de talons et très en mesure. Le paradis se plaît aussi à apostropher

les mortels qu'il voit à ses pieds. Un enfant que sa mère a amené au spectacle se permet-il quelque bruit, quelques cris insolites, une voix part de la galerie supérieure :

— Hé ! la mère, asseyez-vous dessus pour le faire taire !

Si habitué qu'on soit aux choses du théâtre, il y a toujours un moment, si la pièce est bien donnée, où l'on croit involontairement à la réalité de l'action. Chez un public neuf, cette impression, toujours très vive, se trahit par les manifestations les plus comiques. C'est ainsi qu'on ne manque jamais d'applaudir la mort du traître et qu'il se trouve toujours quelqu'un pour s'écrier :

— Voilà ce que c'est ! C'est bien fait !

Il y a des spectateurs qui prennent parti pour tel ou tel personnage, quel que soit d'ailleurs le talent de l'interprète, et le soutiennent de leur sympathie. Un innocent est-il sur le point d'être mis à mort, victime d'une déplorable erreur, une voix anxieuse s'élève du parterre :

— Ne le tuez pas, monsieur, je vous assure que ce n'est pas lui !

Nous étions l'autre jour à la *Tour de Nesle*, ce célèbre drame d'Alexandre Dumas père. Le rideau à peine tombé sur le dernier acte se relève et les acteurs rappelés viennent saluer le public. Derrière nous, une bonne maman, encore sous le coup de l'émotion dramatique, s'écrie :

— Hé ! mon Dieu ! voilà le grand maigre qui n'est pas mort !

La grande comédie amène un public plus raffiné, plus maître de ses impressions, et que l'on a depuis longtemps classé en deux catégories principales : ceux qui sont là pour voir et ceux qui viennent pour être vus. Il y a d'ailleurs des nuances. Un type tout particulier, c'est celui du monsieur « qui a vu ça à Paris. » En général, le monsieur qui a vu ça à Paris est difficile à contenter ; il siège à l'orchestre, il analyse, il compare et, si sa critique est quelquefois sévère, ça se comprend : il a vu ça à Paris !

Les numéros des places eux aussi ont déjà donné lieu à plus d'une scène et joué bien des tours. Il y a des théâtres où les numéros se suivent naturellement, sans distinction de pairs et impairs. Malheur à ceux qui comptent sur ce système et que le hasard amène dans un théâtre où les pairs sont à droite et les impairs à gauche.

On raconte à ce sujet une histoire navrante. Deux jeunes amoureux, deux fiancés, si l'on veut, toujours séparés par des parents gênants, avaient obtenu à grand-peine d'aller ensemble au théâtre. On se figure leur joie. Enfin ils pourraient causer en tête-à-tête, sans être gênés par papa ni maman : ils n'en dormaient plus ! Le grand jour arrive. Mademoiselle fait une toilette ravissante, monsieur est irréprochable. On arrive au théâtre. La salle est comble, pas une place ne reste vide. L'ouvreuse examine les billets :

— Mademoiselle est au bout du banc, à gauche ; monsieur est au bout du banc, à droite.

Non, jamais, depuis la distribution des récompenses à l'Exposition universelle, on n'avait vu des figures plus allongées. Les malheureux, leurs numéros se suivaient !

Mais les scènes de théâtre les plus amusantes sont peut-être celles où des spectateurs sans gêne se rencontrent avec des voisins grincheux. La semaine passée, un monsieur long comme un jour sans pain persistait à se tenir debout à l'orchestre, malgré les réclamations de ses voisins. Les murmures augmentaient et l'affaire aurait pu mal tourner, quand une bonne âme s'écrie :

— Laissez-le donc tranquille, c'est un tailleur qui se repose :

On rit beaucoup, mais le long monsieur disparut pendant l'entracte. E.

L'origine de nos villes.

M. L. Dafflon, propriétaire à la Tour-de-Trême, a lu un intéressant travail dans la dernière séance de la *Société d'histoire* du canton de Fribourg. L'auteur se pose tout d'abord la question de savoir à quelle époque les villes de notre pays ont pris naissance.

On ne peut donner le nom de ville aux bourgades lacustres construites sur nos lacs, et il ne paraît pas non plus que les Romains, et à plus forte raison que les Barbares, qui leur ont succédé, aient bâti des villes sur le territoire actuel de notre canton. Il nous faut donc arriver à une époque assez avancée dans le moyen-âge. La ville, telle qu'elle doit être comprise alors, a vu le jour à l'ombre du château seigneurial. En effet, les anciennes constructions, tant celles dont il ne reste plus que des ruines que celles qui nous ont été conservées dans leur état primitif, nous font voir la ville adossée à un château féodal dont on la dirait issue et dont elle semble implorer la protection. Rien de plus naturel : le château ne suffisant plus à contenir les gens et à exercer un commandement sur la campagne, en couvrant efficacement les maisons qui étaient venues s'abriter à ses pieds, il fallut bien entourer celles-ci de travaux de défense à l'imitation de ce qui s'était fait pour le château lui-même. L'enceinte de la nouvelle cité une fois tracée, deux revêtements déterminaient l'épaisseur du mur, épaisseur presque toujours assez considérable. L'entre-deux était rempli de pierres reliées par un mortier de sable et de chaux. Au bas de la muraille, des créneaux et, de loin en loin, des archères percées dans son épaisseur permettaient et de surveiller l'ennemi et de repousser ses attaques. Un fossé, quelquefois plein d'eau, le plus souvent à sec, isolait la ville et éloignait les assaillants en les empêchant de pratiquer des attaques souterraines. Flanquez cette muraille d'enceinte ou ces courtines, de tours solides s'élevant fièrement d'espaces en espaces, avec leurs mâchicoulis, leurs hourds, leurs meurtrières alternées ; faites, le long et à l'extérieur de ces courtines, courir un chemin de ronde qui permette à l'assiégé de se porter immédiatement sur tous les points menacés : que ces courtines ou remparts soient percés ici et là pour faire place à des portes, et vous avez la ville du moyen-âge. Quant aux proportions de cette dernière, elles furent, dans les commencements, on ne peut plus modestes : c'était ordinairement, pour autant que le permettait la configuration du sol, un simple rectangle d'une contenance de quelques poses seulement. La population s'augmentant par degrés et de nouvelles constructions étant venues s'abriter sous les murs de la place, ces nouveaux *faubourgs* furent annexés à celle-ci, et, comme celle-ci, protégés par les mêmes ouvrages défensifs plus ou moins fortement combinés, mais dont la découverte de la poudre à canon et les progrès de l'artillerie